

# À propos d'*Anarchisme et changement social* de Gaetano Manfredonia et de quelques autres choses

René Berthier

Ce qui suit est un extrait d'un ouvrage plus vaste et plus approfondi consacré à une réflexion critique sur le livre *Black Flame*<sup>1</sup> de Michael Schmidt et Lucien van der Walt, avec lequel j'ai une série de profondes divergences concernant la méthode. *Black Flame* restera certainement un livre de référence pour la quantité surprenante d'informations qu'il contient. Cependant, les auteurs utilisent nombre de concepts que je considère comme hautement discutables, comme celui de « Broad Anarchist Tradition » (Tradition anarchiste large), un concept fourre-tout dans lequel les auteurs placent d'autorité des auteurs ou des mouvements qui ne se réclament pas de l'anarchisme, procédé qui permet d'élargir artificiellement le « périmètre » de celui-ci. Ils fabriquent également des amalgames contraires à la réalité historique (l'idée que le syndicalisme révolutionnaire serait une « stratégie » ou une « variante » de l'anarchisme).

Mais dans le présent texte, je n'ai pas l'intention de réfuter les thèses de Michael Schmidt et de Lucien van der Walt ; je voudrais juste souligner que les deux auteurs sud-africains auraient eu avantage à lire le livre de Gaetano Manfredonia, *Anarchisme et changement social : Insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur*<sup>2</sup>, publié deux ans plus tôt. Ce livre fournit des solutions extrêmement convaincantes aux impasses

---

1 *Black Flame*, Michael Schmidt et Lucien van der Walt, AK Press, 2005.

2 Éditions Atelier de création libertaire, 2007.

méthodologiques dans lesquelles les deux auteurs sud-africains se sont engagés.

Manfredonia est actuellement l'un des historiens anarchistes les plus connus en France. Malheureusement, il a peu publié, mais ses livres sont toujours d'une clarté et d'une précision qui ravissent les lecteurs. Son livre rend obsolètes toutes les typologies avec lesquelles, même aujourd'hui, nous essayons de trouver une cohérence et d'établir une « classification » intelligible dans les nombreux courants qui se réclament de l'anarchisme.

Le premier qui a parlé de « synthèse » était Voline, quatre ans avant Sébastien Faure. La « synthèse » de Voline, qui a été développée pour la première fois en 1924, a été l'une des premières tentatives de « classification », suivie de près par la « plateforme » d'Archinov (1926) et la « synthèse » de Sébastien Faure (1928). Mais si les deux « synthèses » font référence aux concepts d'individualisme, de communisme et de syndicalisme, elles n'ont en réalité rien de commun. Voline n'a pas fondé sa (première) synthèse sur la *coexistence* de trois courants distincts. Le texte que Voline a écrit en 1924, « De la synthèse », est peu connu car après la publication de la plateforme Archinov en 1926, Voline a rejoint Sébastien Faure dans son opposition à la plateforme. Il collabora avec lui à l'écriture d'une autre « synthèse » en 1928, dont la signification était totalement différente de celle du texte de 1924.

La première version de Voline resta ainsi relativement peu connue.

Comme Makhno et Archinov, Voline était conscient des limites du mouvement anarchiste de l'époque et voulait le changer. Les trois hommes partageaient la même idée initiale: la nécessité d'unifier le mouvement anarchiste, qui était divisé et semblait inefficace. La différence était dans la méthode pour effectuer l'unité.

Voline déclare dans son texte de 1924 que l'unité pourrait être réalisée par un effort d'éveil théorique impliquant une réflexion

collective entre toutes les tendances du mouvement libertaire. En 1924, Voline ne proposait pas de mettre côte à côte des *courants* syndicaliste, communiste libertaire et individualiste. Il pensait qu'après un débat approfondi, ces courants se fondraient en un tout différent et supérieur — *ce qui est précisément la définition d'une synthèse* — et non en une juxtaposition artificielle. Il s'agissait de définir *les idées maîtresses* de l'anarchisme, c'est-à-dire le *principe* syndicaliste comme « méthode de la révolution sociale », le *principe* communiste comme « base d'organisation de la nouvelle société en formation » et le *principe* individualiste, c'est-à-dire le fait que « l'émancipation totale et le bonheur de l'individu [est] le vrai but de la révolution sociale et de la société nouvelle. » Personne ne peut être opposé à cela. Il n'est donc pas question d'« anarchisme individualiste » comme courant spécifique du mouvement anarchiste mais d'émancipation de l'individu comme objectif de la révolution sociale. *Ce n'est pas du tout la même chose..*

Dans la synthèse de Voline, il y avait quelque chose de dynamique, il fallait que les choses changent. En revanche, lorsque Sébastien Faure a publié « La Synthèse anarchiste » en 1928, il a développé une vision très statique, défendant la simple coexistence de différents courants de l'anarchisme. Après la publication de la plate-forme d'Archinov en 1926, à laquelle il s'opposa, Voline abandonna sa vision originale d'une synthèse « dynamique » et participa, avec Sébastien Faure, à développer la synthèse statique qui continue à être connue aujourd'hui. C'est cette version du « synthétisme », celle de S. Faure, qui a prévalu, mais à proprement parler, ce n'est pas une synthèse. Alors que la première synthèse de Voline n'était à la limite pas incompatible avec le contenu de la plateforme, la synthèse de S. Faure y est absolument inconciliable.

En réalité, la proposition de Faure ne contient aucune synthèse : une synthèse, par définition, impliquerait que les différents éléments qui la composent, par leurs interactions, forment une nouvelle réalité. Ce n'est pas le cas de Faure. En fait, il a formulé

pour la première fois l'anarchisme dans la cohabitation de trois courants: individualiste, communiste et syndicaliste. Chez Faure, la « synthèse » est simplement composée de trois composants différents, sans interaction: la survie de la « synthèse » ne dépend que de la « coexistence pacifique » de ses composants, et non du dépassement de ses contradictions.

Il y a une certaine ironie dans cette histoire. En fait, un grand congrès anarchiste s'est tenu à Paris en 1913 pour créer (enfin!) une organisation unifiée à l'échelle nationale. Ce congrès prit très clairement position contre l'individualisme. Faure déclara fermement que l'individualisme était incompatible avec l'anarchisme et demanda l'expulsion des individualistes du Congrès. C'est donc le même Sébastien Faure qui a expulsé les individualistes par la porte en 1913, qui les a réintroduits par la fenêtre quinze ans plus tard dans sa « Synthèse ». Il y a une explication parfaitement simple à cette apparente incohérence. En fait, Sébastien Faure avait pris position contre la guerre qui éclata peu après et collabora activement avec les individualistes, qui eurent généralement une attitude irréprochable à ce sujet.

Si la synthèse de Sébastien Faure entend réunir des éléments dispersés de l'anarchisme, Archinov et les co-auteurs de la Plateforme tendent à dissocier de l'anarchisme les éléments qui, selon eux, ne lui appartiennent pas. La typologie introduite par S. Faure répondait à un esprit de conciliation dans le contexte controversé de l'époque ; cependant elle n'était pas vraiment une approche objective. D'ailleurs, Sébastien Faure se plaignit très rapidement que cela ne fonctionnait pas.

Dans un article de la revue *Itinéraires*, Manfredonia — qui a été longtemps un militant de la Fédération anarchiste — écrit que

« en dépit des attentes de leurs promoteurs, non seulement le débat plateforme/synthèse ne contribua

pas à la réalisation de l'unité du mouvement, mais il va accroître davantage le confusionnisme dans les rangs des libertaires et donc en définitive, gêner le travail de révision nécessaire des positions anarchistes traditionnelles que pourtant la situation imposait ». (« Le débat plate-forme ou synthèse », *Itinéraires* n° 13, p. 41.)

L'auteur ajoute que parce qu'on avait oublié qu'il ne s'agissait que de deux propositions parmi d'autres, le débat s'était figé, provoquant une cassure dans le mouvement anarchiste français, une « crise qui n'a jamais été véritablement surmontée encore aujourd'hui et dont le confusionnisme organisationnel et idéologique de la Fédération anarchiste actuelle, sorte de monstre hybride mi-plateformiste mi-synthésiste, en est l'exemple le plus frappant »

Citons un autre auteur, militant d'Alternative libertaire :

« En France le débat ne s'est apaisé que dans les années 1990. René Berthier ou Gaetano Manfredonia ont proposé des approches dépassionnées de la question 7. La très synthésiste Fédération anarchiste (FA) s'est en réalité éloignée du catéchisme de Sébastien Faure. L'Union des travailleurs communistes libertaires (UTCL), constituée en 1976, avait pour sa part rapidement évolué vers un dépassement de la Plateforme dont elle retenait davantage l'esprit que la lettre – Alternative libertaire se situe dans cette continuité. » (Guillaume Davranche : « 1927 : Avec la Plate-forme, l'anarchisme tente la rénovation. » (<http://www.alternativelibertaire.org/spip.php?article1596>.)

La « Plateforme Archinov » tente de trouver une cohérence dans l'anarchisme en réfutant la qualification anarchiste à certains courants ou à certaines sensibilités: une attitude qui se retrouve également dans *Black Flame*. Pour Michael Schmidt et Lucien van der Walt, l'anarchisme est constitué de deux courants: l'insurrectionnalisme et l'anarchisme de masse. Les auteurs reconnaissent que le premier est extrêmement minoritaire. L'anarchisme de masse représente la majeure partie du mouvement libertaire; malheureusement, la définition donnée à ce courant est extrêmement vague et imprécise et encourage la confusion. Les auteurs de *Black Flame* ne reconnaissent pas que l'individualisme est un courant anarchiste, même si de nombreux insurrectionnalistes se disent également individualistes et inversement: dans les faits, ce sont deux courants très étroitement liés. Si on suit la logique de Michael Schmidt et Lucien van der Walt, et à supposer que l'insurrectionnalisme soit un courant de l'anarchisme, il n'y a aucune raison de rejeter cette qualification à l'individualisme.

S'appuyant sur la « sociologie compréhensive » de Weber, Gaetano Manfredonia estime qu'il faut « *rompre avec les interprétations habituelles de l'anarchisme qui, toutes, mettent en avant l'histoire des idées ou des mouvements* »; il propose de se tourner « *résolument vers l'étude des pratiques militantes* ». C'est en se basant sur cette méthode qu'il délimite trois types « idéaux » de militantisme libertaire : le type insurrectionnel, le type syndicaliste et le type éducationniste-réalisateur. (Notons que l'individualisme ne figure pas dans la typologie de Manfredonia, alors même qu'il a fait une thèse de doctorat, fort intéressante d'ailleurs, et extraordinairement documentée, sur ce courant...)

Cette nouvelle typologie est beaucoup plus pertinente que la « grille de lecture » définie par Faure en 1928 dans la synthèse

anarchiste et qui a été à l'origine de nombreux clichés ... bien qu'aucun historien sérieux n'ait utilisé cette catégorisation. La typologie de Manfredonia ne dresse pas de cloison hermétique entre les différentes « stratégies » et me paraît ainsi plus apte à « décrypter » l'anarchisme dans sa réalité et à trouver l'unité de l'anarchisme malgré sa diversité – ce que ni Sébastien Faure dans les années 20 avec sa « synthèse », ni Schmidt et van der Walt plus récemment, ne font.

Pour renforcer sa thèse, Manfredonia fit remarquer que de nombreux insurrectionnalistes étaient aussi des éducateurs et plaidaient pour que les masses soient éduquées. Ainsi, on n'appartient pas à une catégorie fixe et immuable ; on peut appartenir à différentes catégories à des degrés divers selon le moment et les circonstances. Ainsi, le livre de Manfredonia permet une relecture dépassant l'antagonisme *Plateforme/Synthèse(s)* en ne figeant pas les différentes formes d'anarchisme dans des « cases » rigides. En outre, l'approche de Manfredonia permet d'éviter la confusion engendrée par le concept fourre-tout de « Broad Anarchist Tradition » (tradition anarchiste large) utilisé dans *Black Flame*. Enfin le livre de Manfredonia permet des catégorisations beaucoup plus précises.

L'insurrectionnalisme, le syndicalisme ou l'éducateur-réalisateur ne sont pas des types opposés, mais des types qui peuvent se succéder dans l'ordre chronologique ou qui peuvent coexister selon différentes combinaisons, en fonction des besoins et du contexte politique et social.

Selon Manfredonia, le mouvement anarchiste français avant 1914 aurait connu une première phase insurrectionnaliste (1878-1886), une réorientation « syndicaliste » à partir de 1888, un bref retour à l'insurrectionnisme avec les attentats de 1892-1894, puis l'installation définitive dans la vision syndicaliste, ponctuée par de

brèves irruptions d'insurrectionalisme quand les conflits sociaux s'aiguïsaient.

Le passage par ces différentes phases n'aurait pas empêché la permanence d'un courant éducationniste-réalisateur dans lequel on pourrait ranger, à la marge, les individualistes, coopérativistes et humanistes divers rétifs à l'idée de révolution et attachés à une vision « gradualiste » de la transformation sociale.

Dans cette succession, c'est le même mouvement libertaire qui a adopté des attitudes différentes (des « stratégies », pour reprendre le terme de Michael Schmidt et Lucien van der Walt), adaptées aux circonstances et aux besoins du moment.

Le point de vue de *Black Flame* limite artificiellement le mouvement libertaire à deux courants, l'insurrectionalisme, numériquement insignifiant, dont le seul bilan est d'avoir effectué des actions spectaculaires sans aucun résultat positif observable; l'autre courant (« anarchisme de masse ») constitué de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme. Leur « anarchisme de masse » est une construction arbitraire artificiellement gonflée par l'attribution abusive de la qualité anarchiste à des courants ou des individus qui ne la réclament pas ou la rejettent, ou par le biais d'amalgames qui n'éclairent pas l'histoire du mouvement libertaire, et qui, au contraire, créent la confusion.

L'invention d'un « anarchisme de masse » regroupant anarchisme et anarcho-syndicalisme est une manipulation visant à donner un caractère « de masse » à un courant qui ne l'est pas (l'anarchisme) en le fusionnant avec un courant qui l'est — l'anarcho-syndicalisme. En outre, une telle démarche évacue toute possibilité d'examiner les contradictions internes au mouvement libertaire marquées à l'occasion par des oppositions entre anarchisme et anarcho-syndicalisme.

Manfredonia décrit des « types idéaux » qui apparaissent et se combinent dans des proportions variables selon les circonstances et les besoins : il en résulte que l'antagonisme entre synthétisme et plate-forme est dépassé. Par conséquent, des ponts peuvent se former entre les types, le cas échéant, sans pétrification dans un compartiment scellé. Et sans qu'aucun de ces types puisse prétendre représenter seul l'anarchisme. Cette approche révèle une cohérence là où il semblait y avoir une certaine incohérence.

Les trois idéaux-types décrits par Manfredonia, ainsi que leurs différentes variations et combinaisons, constituent en quelque sorte les différentes stratégies possibles de l'anarchisme adaptées aux circonstances qui les rendent nécessaires. Nous ne sommes donc pas enfermés dans des compartiments où chacun prétend que ce n'est *que* par l'insurrection, *que* par le syndicalisme ou *que* par l'éducation qu'on peut réaliser l'émancipation : la stratégie adoptée par le mouvement anarchistes peut se référer, selon les circonstances, à un ou plusieurs de ces idéaux-types, et à des degrés divers.

Schmidt-van der Walt pourraient à la rigueur accepter la typologie de Manfredonia, mais pas sa thèse selon laquelle l'anarchisme remonterait à 1830-1850 avec Godwin, entre autres. Sur ce point précis je pense, comme Schmidt-van der Walt, que Godwin ne peut être qualifié d'anarchiste, mais comme Manfredonia je pense qu'il ne peut pas être écarté d'une réflexion sérieuse sur la genèse de l'anarchisme : la qualité de précurseur pourrait être un bon compromis.

Manfredonia dit que la notion d'anarchisme « doit être considérée comme recouvrant des réalités bien plus larges que les manifestations des mouvements anarchistes se définissant comme tels ». Mais il ajoute que « faire coïncider la naissance de l'anarchisme en tant que courant politique et social à part entière

avec la formation d'une doctrine ou d'un mouvement anarchiste "spécifique" au lendemain de la Commune – comme cela a été le cas jusqu'ici chez la plupart des historiens et des militants –, c'est donner une définition extrêmement réductive de ce courant ».

Alors que Michael Schmidt et Lucien van der Walt tendent à aborder la définition de l'anarchisme d'un point de vue restrictif, en excluant nombre d'auteurs et courants traditionnellement attachés à ce courant, Manfredonia a une vision englobante. Il déclare que le concept d'anarchisme devrait être considéré comme englobant des réalités bien plus larges que les manifestations de mouvements anarchistes qui se définissent comme tels. Nous avons donc deux approches totalement différentes.

Je ne partage pas l'approche inclusive de Manfredonia: je pense que l'anarchisme reste une doctrine politique et sociale qui met en œuvre une pratique collective, ce qui exclut certaines « personnalités libertaires » que Manfredonia considère comme « indiscutables » mais dont le seul tort a été d'« affirmer que les changements souhaités en vue de réaliser une société anarchiste pouvaient être accomplis en faisant appel aux intérêts bien compris des individus sans qu'il soit nécessaire, ni de convertir préalablement les masses aux idées libertaires, ni d'organiser les anarchistes en parti pour pousser le peuple à la révolution ».

D'un certain point de vue je rejoins donc Michael Schmidt et Lucien van der Walt, tout en ne partageant pas leur manière rigide de considérer l'anarchisme comme une théorie exclusivement « prolétarienne ».

Selon Manfredonia, il n'y aurait pas un courant systématiquement en faveur de solutions violentes et un courant systématiquement en faveur de solutions gradualistes. Les solutions insurrectionnelles se développent lorsqu'une perspective à court terme apparaît; puis disparaissent au profit de solutions gradualistes

où seules des solutions à long terme semblent possibles. Ce sont des options qui s'imposent dans différents contextes.

Ce que Manfredonia dit là est séduisant, peut-être cela s'accorde-t-il avec une vision qui ne considère que les tendances générales, mais cela ne correspond pas à ce qu'on peut observer dans la réalité. Et on en revient à Sébastien Faure qui dans « La Synthèse anarchiste » fait une observation très juste : il dit que la faiblesse du mouvement anarchiste ne vient pas de l'existence des trois courants qu'il répertorie, mais « uniquement la position qu'ils ont prise les uns par rapport aux autres : position de guerre ouverte, acharnée, implacable », ce qui correspond dans une large mesure à la réalité de son époque. Rappelons que le mouvement anarchiste communiste a longtemps eu des positions violemment antisyndicales, qu'en Espagne il a failli détruire la fédération ouvrière hérité de l'AIT. Rappelons que les insurrectionalistes et les individualistes étaient féroce­ment opposés au principe d'organisation et en particulier à l'organisation syndicale et que pour eux il n'était pas question d'envisager une autre voie vers l'émancipation que par l'insurrection : il n'y avait pas de place pour la tolérance dans leur point de vue.

Si cette « guerre ouverte » s'est aujourd'hui atténuée, c'est sans doute parce que les différents courants du mouvement anarchiste organisé se sont plus ou moins fusionnés dans leurs pratiques, que l'insurrectionalisme se limite à une marge qui se fait voir dans les manifestations pour montrer qu'il existe encore et que l'individualisme ne se manifeste guère plus que comme un élément du folklore anarchiste.

Cela dit, Manfredonia a raison de dire que l'idéal-type syndical, par exemple contient une bonne part de vision insurrectionnelle puisque la grève générale est perçue dès le début, et pas seulement par le mouvement anarchiste mais par le mouvement ouvrier dans son ensemble, comme l'équivalent de la révolution sociale. Mais il

convient alors de préciser que ce n'est là qu'une analogie formelle car entre l'insurrectionnalisme syndical tel que l'a pratiqué la CNT en 1936 pour contrer le coup d'État fasciste en envoyant des dizaines de milliers d'hommes prendre les casernes et celui du courant dit « insurrectionnaliste » qui était le fait d'actes individuels, il n'y a pas grand-chose de commun. Là encore, la vision séduisante parce que bien « carrée » de Manfredonia s'effrite un peu devant le constat de la réalité historique (l'argument vaut aussi pour Schmidt et van der Walt d'ailleurs).

Pour Manfredonia, la question ne se pose plus en termes d'opposition systématique entre différentes stratégies du mouvement, mais en termes de capacité à rediriger une stratégie sur une autre, en fonction du contexte. La grève générale, c'est la révolution sociale. Mais le syndicalisme relève également de l'idéal-type éducationniste, puisque dès l'Association internationale des travailleurs, puis avec le mouvement syndicaliste révolutionnaire, le syndicat est également un groupement appelé à être la base de la réorganisation de la société. Il est indéniable que Fernand Pelloutier ait été, un éducateur de la classe ouvrière en même temps qu'un organisateur.

Au-delà des hypothèses méthodologiques qui nous permettent de mieux comprendre le mouvement libertaire, Manfredonia nous propose, dans sa conclusion, quelques éléments – trop courts malheureusement – qui nous engagent dans une réflexion sur l'avenir du mouvement. Il nous rappelle Elisée Reclus qui disait que les révolutions étaient l'aboutissement de longues périodes d'évolution et de transformation des esprits<sup>3</sup>. Ce qui ne l'empêchait pas de conclure ces propos éminemment gradualistes par un appel à la révolution : « Ainsi les grands jours s'annoncent. L'évolution s'est faite, la révolution ne saurait tarder. »

Manfredonia connaît évidemment la lettre que Bakounine écrit peu avant sa mort à Elisée Reclus : « la révolution pour le moment

---

3 *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique* 1898, Paris, Stock, 1979.

est rentrée dans son lit », dit-il, « nous retombons dans la période des évolutions, c'est-à-dire dans celle des révolutions souterraines, invisibles et souvent même insensibles ». Bakounine n'est pas devenu soudainement « réformiste », ou gradualiste : il reconnaît simplement que l'histoire connaît des cycles et que la période qui suit la défaite de la France par la Prusse et l'écrasement de la Commune de Paris correspond à un cycle de repli <sup>4</sup>.

Mais il dit également que nous sommes parvenus à une époque où les moyens dont dispose désormais l'Etat pour briser une révolution sont devenus hors de proportion avec ceux que la classe ouvrière peut lui opposer. Manfredo a donc raison de dire dans sa conclusion que « d'une manière générale, tous les militants ont tendance à sous-estimer les capacités de résistance de l'Etat ou de la bourgeoisie ».

L'auteur de *Anarchisme et changement social* conclut sur le constat que l'échec des visions insurrectionnelles et syndicalistes du changement social tout au long du 20<sup>e</sup> siècle n'a pas entraîné « le déclin irréversible de l'anarchisme ». La survie de l'anarchisme dit-il, vient de « la multiplicité des pratiques libertaires » qui a permis à ce courant de « répondre aux défis nouveaux posés par les transformations des conditions politiques et sociales des pays industrialisés, sans pour autant perdre son identité ».

La réserve que je formerais avec la conclusion du livre est que son auteur semble considérer comme acquis que seule la solution gradualiste reste aujourd'hui opérationnelle. Il aurait pu s'appliquer à lui-même les critères qu'il expose dans son livre : s'il en est ainsi, c'est parce que nous sommes dans une période qui impose une telle stratégie, mais les choses peuvent changer.

Il est vrai que le constat qu'il fait de « l'effritement d'une conscience autonome de classe chez les ouvriers » peut laisser

---

4 Cf. René Berthier, *La fin de la première Internationale*, Éditions du Monde libertaire, 2015, pp. 356-363.

croire que cette option gradualiste est la seule qui reste au mouvement libertaire. Mais précisément il semble que le rôle du mouvement libertaire est de combattre cet effritement, il est de regagner le terrain perdu en matière de conscience de classe ,et de capacité d'action. Nous savons que les révolutions ne se déclenchent pas : elles surviennent. Si le développement massif de ce que Manfredo appelle les « pratiques libertaires » pourrait être un atout indiscutable, il reste que le plus ou moins grand degré de préparation et d'organisation pourra également faire la différence entre le succès et l'échec.